

# Le bibliophile et le mensonge : à propos de Torquato Tasso *Gierusalemme liberata*

Autor(en): **Roulet, Daniel de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Librarium : Zeitschrift der Schweizerischen Bibliophilen-Gesellschaft = revue de la Société Suisse des Bibliophiles**

Band (Jahr): **64 (2021)**

Heft 1: **Bibliophilie : 33 Essays über die Faszination Buch**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-919634>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Le bibliophile et le mensonge

### A propos de Torquato Tasso *Gierusalemme liberata*

---

Daniel de Roulet

Jusqu'ou est-il possible de mentir ? Et à qui ? C'est une question que je me pose de temps en temps, non sans un certain opportunisme. J'ai fait à ce sujet quelques expériences personnelles, les unes réussies (garder un secret pour préserver une amitié ou faire plaisir à un enfant par un compliment outrancier), d'autres moins réussies quand j'ai été pris la main dans le sac pour avoir dit blanc alors que je savais que c'était noir. Ça peut coûter cher, un mensonge, surtout si son destinataire ne peut pas l'oublier.

J'ai de la peine à m'en tenir à une règle, par exemple ne jamais mentir, quand je trouve mille prétextes pour m'y soustraire. Je suis donc allé chercher dans mes lectures des auteurs aux idées plus claires que les miennes. Chez Rousseau surtout. Pour lui la vérité ne souffre pas de détour et des années après les faits il se reproche encore des petits mensonges d'enfant qu'il refuse de se pardonner. Position extrême. J'ai remarqué qu'à chaque fois qu'il parle du mensonge il s'appuie sur des citations du Tasse qu'il prend comme son maître à penser.

Torquato Tasso, je ne l'avais jamais lu. J'avais entendu un opéra de Monteverdi, *Le combat de Tancredi et Clorinde*, dont je savais qu'il était un épisode de l'épopée *La Jérusalem délivrée*, œuvre majeure du Tasse. Comme je sais qu'un seul lecteur, même bien intentionné, ne pourra jamais lire qu'une partie infime de la littérature mondiale, c'est sans trop de mauvaise conscience que je me dispensais de lire le Tasse. Je me suis tout de même souvenu que se trouvait dans ma bibliothèque un petit livre que je n'avais jamais ouvert, mais sur la tranche duquel figurait le nom du Tasse et sa date de parution. Ce livre avec toute une rangée d'autres provenait d'un de ces héritages pour lesquels on ne peut plus remercier le légataire auquel on aurait par ailleurs voulu dire : si tu pouvais éviter d'encombrer ma bibliothèque par des livres rares que je ne lirai pas, le ciel, que tu ne vas pas tarder à rejoindre, t'en sera reconnaissant.

La bibliophilie n'est pas mon fort. Il m'arrive même d'avoir contre elle de mauvaises pensées du genre, ce qui compte c'est le contenu d'un livre et pas son emballage. J'en étais là de mes préjugés quand, piqué par la curiosité, j'ai décidé de jeter tout de même un œil à cet exemplaire du Tasse pour y découvrir peut-être ce qui fascinait Rousseau. J'ai donc ouvert ce petit livre délaissé pour m'apercevoir qu'il s'agissait d'une édition de 1585 de *Gierusalemme liberata*. Ma curiosité s'était éveillée pour



de bon et voici ce que j'ai fini par comprendre qui m'a rendu ce petit livre précieux.

En 1585, le Tasse se trouvait enfermé à Saint-Anne de Ferrare sur ordre du prince suite à un épisode public violent qui faisait douter de sa raison. Il y était entré en 1579, à 35 ans et n'en est sorti qu'à 42 ans, un an après la publication de mon livre. Avait-il pu cautionner cette version ? Il avait terminé sa monumentale épopée à 30 ans, en avait montré le texte à quelques critiques, mais comme chacun lui reprochait un autre détail, il hésitait à la publier. Il a même fini par récrire le tout et le publier en 1592 sous le titre *Gierusalemme Conquista*.

Mais revenons à Rousseau. Dans la *Quatrième promenade des Rêveries du promeneur solitaire* entièrement consacrée à la question du mensonge, Jean-Jacques cite le Tasse à propos d'un épisode raconté dans le chant deux de la Jérusalem. Une jeune héroïne, Sophronie, s'accuse d'un crime qu'elle n'a pas commis pour éviter la sentence d'un tyran qui voulait envoyer à la mort tous les Chrétiens si aucun d'eux ne se dénonçait. Le mensonge de Sophronie qui va mourir à la place des autres est donc un mensonge utile, voire juste. Les vers du Tasse commentent l'épisode :

« Mensonge magnanime ! Quand la vérité est-elle si belle qu'on puisse la préférer à toi ? »



Rousseau cite cette déclamation du Tasse en italien dans son texte pour conclure le passage où il raconte deux événements personnels où il s'est accusé de fautes qu'il n'avait pas commises pour sauver à chaque fois un camarade de jeu imprudent, mais responsable des faits. C'est la première fois dans les subtiles considérations sur le mensonge de la *Quatrième promenade* que Rousseau concède qu'il est des situations où le mensonge peut être un acte noble et beau. C'est une entorse à la théorie platonicienne pour laquelle le vrai et le beau vont de pair. Ici c'est le faux qui est beau. Ça n'empêche pas Rousseau de continuer à proclamer sa devise : *vitam impendere vero*, consacrer sa vie à la vérité.

Ceux qui ont analysé ce passage de Rousseau ont remarqué que par ailleurs l'auteur a traduit le chant deux. Il aimait sans doute ce personnage de Sophronie. Mais contre toute attente, les vers qu'il cite dans les *Rêveries*, ces vers qu'il devait connaître par cœur, il « oublie » de les reporter dans sa traduction. On pourrait l'accuser d'être un traducteur menteur. Jean Starobinski qui a relevé lui aussi cette anomalie la justifie ainsi : « Est-ce parce que Rousseau s'était si profondément approprié ces vers qu'il les a omis dans la traduction qu'il faisait d'une œuvre étrangère ? » Trop belle excuse. En fait, Rousseau est coutumier de ce genre d'oubli. Il censure volontiers les Anciens quand une partie de



leur discours lui convient moins. Voyez l'exergue latin de la *Nouvelle Héloïse*.

Dans le petit livre sorti de ma bibliothèque, j'ai fait une découverte qui rend encore un peu plus compliquée la question du mensonge. En effet, la publication s'accompagne, avec ou sans le consentement de l'auteur, je l'ignore, d'explications du poème (*Annotationi et Dichiarationi*) dans lesquelles le Tasse fait un pas de plus. La fiction, dit-il, est par nature un composé de vérité et de mensonge. L'acte poétique a besoin de dépasser la vérité. Le poète doit prendre toutes les libertés. Il cite en exemple Virgile et Homère

qui ne se sont pas embarrassés des faits historiques. Si l'auteur «aperçoit qu'il pourrait mieux réussir autrement, il faudra pour lors que sans avoir égard ni à l'histoire ni à la vérité, il change et rechange les événements des choses». Il y a donc, cher Jean-Jacques, des situations où un peu de fiction, un peu de beau mensonge peut nous aider à mener notre vie et les amours qui l'accompagnent.

À propos, je crois avoir moi aussi pris quelques libertés avec la vérité quand je disais que je faisais peu de cas de la bibliophilie. J'aurais plutôt dû expliquer que les typographies anciennes ralentissent mon plaisir de lecture. C'est pourquoi je préfère lire le Tasse en version modernisée et même, oh trahison, en traduction française.

Et pourtant, quand un livre a plus de quatre cents ans et que je peux le poser sur ma table de chevet, quand son format très réduit me convient et que je peux en lire quelques lignes avant de m'endormir, il me semble que ce privilège me donne confiance dans la pérennité de l'écrit. Avec ce genre de rituel, j'en oublie même de consulter ma tablette.